

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lire, voir et marcher
Walden or, life in the Woods

Charlotte Melançon

Volume 28, Number 3 (165), June 1986

Vues sur la nature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60431ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, C. (1986). Lire, voir et marcher : *Walden or, life in the Woods*. *Liberté*, 28(3), 71–74.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CHARLOTTE MELANÇON

LIRE, VOIR ET MARCHER: WALDEN OR, LIFE IN THE WOODS

Comme Rousseau, Thoreau a beaucoup marché, ailleurs seulement, dans cette Amérique où le mythe du bon sauvage et de la nature vierge n'existe pas. Il a marché pour voir et apprendre et comprendre, parce que la marche était sa façon d'aller, lentement et longuement, de pénétrer pas à pas comme mot à mot dans le livre du monde. Ses promenades sont de vastes et sinueuses métaphores de la connaissance, de la pensée qui erre et qui voyage, qui avance sans fin dans le champ du visible. Il a beaucoup voyagé, bien que peu dans l'espace, ne parcourant à peu près jamais en tous sens que le territoire de la Nouvelle-Angleterre, et très profondément le Massachusetts de sa naissance. Tout le monde connaît sa célèbre petite phrase au début de *Walden*: «*I have travelled a good deal in Concord; and every where, in shops, and offices, and fields...*»: *every where* parce qu'un lieu donné, quel qu'il soit, est un lieu infini de reconnaissance et de déférence. Si pour la plupart des hommes, à cause de la banalisation de leur vie, le monde naturel ne peut être que ce qui est nouveau, vu ou aperçu tout récemment, — et de là sans doute la fragilité si touristique et sentimentale de leur esprit —, il est au contraire pour lui le même chemin cent fois mille fois refait, il est du temps creusé, la mémoire de l'espace.

Thoreau ne considère évidemment pas la nature comme une réalité épisodique ou émotive, ni non plus comme une réalité dure et agressive contre laquelle on s'arme et on se défend. La nature, *«the unfenced Nature»*, est avant toute chose une attitude morale et spirituelle parce qu'étant impossible à cor-conscire, elle est ce qui ne se possède pas. Si pour lui l'homme n'est riche que par ce qui ne lui appartient pas, par tout ce qu'il arrive à laisser «de côté», que ce soient biens matériels ou spirituels — les religions et les civilisations sont des barbaries —, la nature est alors la richesse première. Le signe éclatant de cette richesse est la lumière de l'aube: alors que l'activité humaine ne s'est pas encore répandue sur le monde, les premières heures du jour abolissent par une espèce de blancheur indéfinissable toutes frontières entre ciel et terre et jusqu'à ces petits lots dévolus à quelques-uns. Les clôtures ne seront toujours que des cloisons imaginaires: la nature ne s'enferme pas, elle fuit sans cesse, elle est libre. Et le marcheur, celui qui marche en elle, qui s'échappe dans ce qui s'échappe et qui s'oublie dans sa mémoire, est celui-là qui la comprend le mieux et en est le plus près; il participe de ses qualités de liberté et de non-appartenance: *«Enjoy the land, but own it not»*.

Si le marcheur est celui qui ne possède rien, il est aussi celui qui attend infiniment. Cette *«infinite expectation»* est l'une des plus belles définitions de la contemplation chez Thoreau: discipline de l'attention, reportée, renouvelée sans fin, sur le monde visible, sorte de fraîcheur objective mais énergique de celui qui regarde:

What is a course of history, or philosophy, or poetry, no matter how well selected, or the best society, or the most admirable routine of life, compared with the discipline of looking always at what is to be seen? Will you be a reader, a student merely, or a seer? Read your fate, see what is before you, and walk on into futurity¹.

To read, to see, to walk on, ces trois mots ne forment pas une association gratuite: elle dit l'espace à par-

courir, les signes à déchiffrer, la réalité à déplier. Thoreau, en fait, qui connaît bien le grec, le latin et les littératures antiques, reprend ici la vieille topique du livre du monde ou de la nature. Au début du XVI^e siècle, Paracelse écrit: «le monde est un livre ou une librairie dont on tourne les pages avec ses pas; le lecteur, l'homme, est un pèlerin». Thoreau aurait pu écrire cette phrase. *Walden or, the Life in the Woods* n'est pas qu'une célébration de la vie solitaire et sauvage, il est aussi et surtout un éloge de la lecture. Si Thoreau s'est exclu pendant vingt-sept mois de la vie civile, il ne s'est toutefois pas exclu de la vie civilisatrice du livre du monde: *Walden* ne cesse au contraire de le parcourir et de le reconnaître. Quand, par exemple, on lui reproche sa vie si solitaire, il écrit tout simplement: «*Why should I feel lonely? is not our planet in the Milky Way?*» Car ce ciel couvert de signes est, bien sûr, celui des mots et du langage, celui des choses elles-mêmes et celui que l'homme a inventé pour les dire: «*There are the stars, and they who can may read them*». Le livre du monde s'écrit sans fin dans cette sorte d'écriture double et réciproque.

Thoreau, donc, lit non seulement dans la nature ouverte et signifiante, sorte de manuscrit public, mais aussi et beaucoup dans ces grands livres que le temps n'a pas flétris, les classiques, les grands textes fondateurs, les seuls qui, dans sa vie d'ermite réduite aux actes essentiels de survie, leur soient comparables. C'est ainsi que pendant le premier été qu'il passera dans les bois, il laissera toujours *l'Iliade* ouverte sur sa table, comme une sorte d'image de jeunesse éternelle imprimée dans celle de la nature même:

*(The classics) are the only oracles which are not decayed, and there are such answers to the most modern inquiry in them as Delphi and Dodona never gave. We might as well omit to study Nature because she is old.*²

Ces deux lectures se chevauchent tout au long de *Walden*, leurs «citations» se recoupent, et l'observation, la lecture en direct des phénomènes naturels, n'est pas nécessairement antérieure à la lecture des

textes proprement dits; les connaissances de Thoreau, entre autres des littératures orientales et du confucianisme, ont de toute évidence influencé l'autre lecture et ont dirigé très souvent sa perception des choses. Ces lectures, en fait, s'éprouvent l'une l'autre, la précision de la première ajoute à l'intensité de la seconde, et cette sorte de lyrisme philosophique et scientifique qui en résulte constitue sans doute la plus grande force de ce livre toujours étonnant.

Après un peu plus de deux ans, Thoreau quitte Walden Pond pour les mêmes raisons qu'il y est venu, c'est-à-dire pour arpenter d'autres chemins:

*The surface of the earth is soft and impressible by the feet of men; and so with the paths which the mind travels. How worn and dusty, then, must be the highways of the world, how deep the ruts of tradition and conformity!*³

Le système de pensée qu'il y a formé, ce qu'il appelle sa «*home-cosmography*», est tout le contraire de la rigidité théorique — l'approfondissement n'est pas l'enlissement ou l'engourdissement —, il est libre en réalité comme le monde naturel qui le nourrit.

1. Qu'est-ce qu'un cours d'histoire, ou de philosophie, ou de poésie, si bien choisi qu'il soit, ou la meilleure société, ou les plus admirables habitudes de vie, comparés à la discipline de regarder toujours ce qu'il y a à voir? Seras-tu un lecteur, un simple étudiant, ou un voyant? Lis ton destin, vois ce qui est devant toi, et avance dans l'avenir.

2. (Les classiques) sont les seuls oracles qui ne se sont pas altérés, et il y a en eux autant de réponses à la question la plus moderne que Delphes et Dodone n'en ont jamais données. On pourrait aussi bien s'abstenir d'étudier la nature parce qu'elle est vieille.

3. La surface de la terre est tendre, et les pas de l'homme s'y impriment; il en va de même pour les sentiers que l'esprit emprunte. Comme doivent être usées et poussiéreuses, alors, les grandes routes du monde, profondes les ornières de la tradition et du conformisme!